

de nos commencements n'en est pas moins le mal qui ronge notre littérature et la conduira à sa ruine, s'il n'y est porté remède sûr et prompt; la littérature canadienne mourra, ayant à peine vécu, faute de nourriture substantielle, exténuée de suivre en sa course trop rapide sa sœur aînée, dont la taille n'est pourtant pas très grande aujourd'hui mais qui se trouve sur les épaules d'une littérature géante, épuisée par ses vains efforts pour imiter, sur le sol où elle a peine à se trainer, les bonds que l'autre exécute là-haut.

Les jeunes, qui depuis quelque temps écrivent beaucoup, suivent, comme les anciens, ce mouvement fatal. Ils représentent la littérature de l'avenir; s'il y a un remède, c'est donc là qu'il faut l'appliquer.

Or, il y a un remède: c'est l'étude de la philosophie, la réflexion profonde sur les principes du beau, du bon et du vrai, la lecture des œuvres sérieuses, grandes et pures, l'application aux secrets des langues anciennes et de la langue du dix-septième siècle, le travail exempt d'imitation moderne.

Et quel est l'instrument propre à introduire ce remède au sein de la littérature? La critique. Si elle ne réussissait pas à donner une vie longue et glorieuse aux lettres canadiennes, une critique juste ne saurait en tout cas manquer d'en prolonger l'existence et d'en améliorer l'état.